

## INTRODUCTION

Le monde dans lequel je suis née ne sera plus jamais le même.

Pendant les dix premières années de ma vie, j'ai voyagé en *qamutiik*, notre traîneau inuit tiré par des chiens. J'étais la cadette de quatre enfants et, lors des expéditions de chasse et de pêche de notre famille, on m'installait dans une boîte solidement attachée sur la charge du traîneau, emmitouflée dans de chaudes couvertures et d'épaisses fourrures. Tandis que les chiens conduits par mes frères Charlie et Elijah nous emmenaient à vive allure dans les vastes étendues pétrifiées de froid, je pouvais contempler l'immensité des ciels arctiques et ressentir le crissement de la neige et de la glace sous les lisses du *qamutiik*. J'ai des souvenirs tout aussi vivaces de paysages d'été défilant de chaque côté du canot dans lequel je prenais place, en route vers nos territoires de chasse et de pêche. Le monde était de bleu, de blanc et de roc, défini par les réalités les plus significatives pour nous : la chaleur et la sollicitude de nos proches, la force que nous prêtaient nos chiens, l'eau et la terre sources de vie et de prospérité. L'Arctique peut sembler sombre et inhospitalier pour qui n'en a pas une connaissance vécue, mais pour nous chaque jour de chasse ou de pêche était la promesse d'aliments succulents et de réjouissante convivialité. Notre plus grande joie était de nous retrouver en famille et entre amis, autour d'un repas communautaire où nous partageons nos prises. Nous vivions dans un environnement sans frontières et dans une culture tissée serrée, où tout est en étroite relation et où le moindre élément a son importance. Vivre ainsi

est une sorte de magie et, comme des générations d'Inuit<sup>1</sup>, je me suis éprise de la glace et de la neige.

Cette période idyllique de mon enfance me semble désormais bien lointaine. Aujourd'hui, si les attelages de chiens, les *qajait* (kayaks) et les canots sont toujours utilisés pour se déplacer sur le sol glacé et sur l'eau dans le Grand Nord, les motoneiges sont plus populaires que les chiens et le vrombissement des rapides bateaux à moteur retentit partout sur les eaux arctiques. Nos communautés sont maintenant dotées d'aéroports, de cliniques et d'écoles; certaines bénéficient même de la présence d'hôpitaux, de stations de télévision, de garderies et d'institutions d'enseignement supérieur. Nos gens continuent de chasser, de pêcher, de coudre et de perler, mais ils sont aussi bien présents dans les domaines de la santé, du droit, de l'éducation, des affaires et de la politique. L'Arctique n'est plus ce qu'il était au temps de mon enfance. Bien que beaucoup des changements survenus soient positifs, le passage vers le monde moderne ne fut pas sans violence et nous en portons encore les marques.

Dans un sens, les Inuit de ma génération ont vécu à la fois l'ère glaciaire et la conquête de l'espace. La modernité s'est installée lentement dans certaines régions du monde et rapidement dans d'autres. Dans l'Arctique, cela s'est produit en une seule génération. Comme tous ceux et celles avec qui j'ai grandi, j'ai vu les traditions ancestrales faire place aux usages du Sud. J'ai vu des communautés dispersées ou profondément transformées par les politiques gouvernementales. J'ai vu la sagesse traditionnelle des Inuit supplantée par les programmes

1. [NdT] L'Office québécois de la langue française recommande de franciser le vocable par lequel se désignent les Inuit, par exemple en ajoutant un «s» à Inuit pour marquer le pluriel. Nous avons toutefois choisi pour la présente traduction de nous en tenir à l'usage conforme à la langue des Inuit, l'inuktitut, où Inuk est singulier et Inuit pluriel, les deux termes étant applicables aux hommes et aux femmes (un ou une Inuk, des Inuit). De même, en ce qui concerne les mots en inuktitut dans le texte, nous avons généralement conservé la graphie standard utilisée par l'auteure. Nous remercions Louis-Jacques Dorais, anthropologue, linguiste et spécialiste de l'inuktitut, pour ses conseils en la matière.

et les institutions du Sud. Plus terrible encore, comme tous ceux et celles de mon peuple j'ai vu fondre ce que nous avons cru éternel.

Les glaces et les neiges de l'Arctique, ces éléments sur lesquels repose la vie des Inuit depuis des millénaires, sont maintenant en train de disparaître sous nos yeux.

Nous sommes habitués aux métaphores utilisées pour évoquer les bouleversements causés par les changements climatiques, mais dans plusieurs parties de l'Arctique la réalité a déjà rattrapé les images les plus alarmistes. Pour plusieurs raisons, le réchauffement planétaire est accéléré près des pôles. Alors que les experts du climat prédisent qu'une augmentation de deux degrés de la température moyenne du globe nous mènerait au seuil de la catastrophe, l'Arctique connaît déjà un réchauffement de près du double de cette mesure. Avec la fonte du pergélisol, les routes et les pistes des aéroports se déforment. Les maisons et les édifices le long des côtes s'enfoncent dans le sol et glissent vers la mer. Les celliers naturellement froids où l'on conservait les aliments perdent leur efficacité. Les glaciers fondent à une vitesse folle, créant de dangereux torrents. Le monde entier est alerté et horrifié à la vue des ours polaires cherchant désespérément la glace, mais les chasseurs découvrent eux aussi qu'en maints endroits la glace autrefois fiable peut maintenant s'avérer fatale. Le domaine arctique, composante fondamentale de notre esprit et de notre culture, source de bien-être et de richesse collective, devient un endroit de plus en plus imprévisible et inquiétant pour notre peuple.

Je me fais du souci, parce que je suis une Inuk et aussi parce que je suis une grand-mère. Dans notre culture, la chasse nous apprend à valoriser la patience, l'endurance, le courage et le bon jugement. Le chasseur est une incarnation du calme, du respect et de l'attention aux autres. La sagesse, *silatuniq* en inuktitut, s'acquiert pour une grande part grâce à l'expérience de l'observation dans la chasse. On peut difficilement survivre en Arctique sans avoir intégré une manière de vivre transmise de génération en génération. C'est un milieu où la moindre erreur peut coûter la vie, mais les défis y sont porteurs de leçons. On

français: franc-tireur dans l'âme, espégle, passionné et libre, ce «sauvage», dont les Mémoires devraient paraître bientôt, n'a rien perdu de son tranchant, ni de sa superbe.

... d'une pensée propre, une organisation, une philosophie même dont nous n'avons pas conscience. J'ai commencé ma carrière de chercheur en étudiant les éboulis dans les montagnes du Hoggar, en »

y fait non seulement l'apprentissage des aspects techniques de l'existence dans un climat froid, mais on y acquiert également le caractère nécessaire pour affronter les défis de ce monde. La sagesse de nos chasseurs et de nos aînés n'a pas seulement assuré notre survie, elle nous a permis de nous épanouir. Quand vous apprenez à prévoir le temps qu'il fera et à évaluer la condition de la glace, quand vous apprenez à devenir un bon chasseur ou une bonne couturière, vous apprenez la concentration et le souci du détail, parce que la pérennité de votre famille repose sur ces compétences. Cette sagesse, cette approche holiste de la connaissance, nos chasseurs et nos aînés l'ont partagée avec nos enfants depuis des générations et elle représente une composante essentielle de la culture inuit. J'aimerais que mes petits-fils puissent hériter d'une bonne part de cette culture. Cependant, nos précieux savoirs traditionnels ont commencé à perdre de leur valeur en raison des graves altérations subies par notre environnement. Notre sagesse ancestrale, en tant que culture reposant sur la chasse dans un monde glacé, est aussi menacée que la glace elle-même.

L'environnement et les conditions climatiques dans lesquelles j'ai grandi étaient une riche source d'apprentissages. En plus de former notre caractère et notre aptitude à la chasse, notre relation intime avec le territoire et sa faune nous engageait dans un rapport harmonieux avec la nature. Les pratiques traditionnelles de chasse et de pêche ne détruisent pas les habitats, elles ne déciment pas les populations animales et ne créent surtout pas de gaspillage. Chaque partie de l'animal récolté a son utilité. Pour employer les mots d'aujourd'hui, les Inuit ont exploité durablement leur environnement pendant des milliers d'années. Nous avons assuré la bonne intendance du territoire et cette compétence est maintenant menacée par les changements climatiques. Si nous laissons fondre l'Arctique, nous ne perdons pas seulement les ressources planétaires essentielles à l'évolution de l'humanité, nous perdons aussi la sagesse nécessaire à la gestion durable de ces ressources.

Lorsque j'utilise ici le nous, je ne désigne pas seulement les Inuit. Nous sommes bien sûr parmi les premiers à être bruta-

lement frappés par le réchauffement planétaire, mais nous ne sommes pas les seuls.

Tout est interrelié au sein de la biosphère, sans compter l'esprit collectif de l'humanité. Ce qui affecte un être humain nous affecte tous. En fin de compte, l'Arctique est un système de refroidissement, un climatiseur, si l'on veut, pour l'ensemble de la planète. Au fur et à mesure de la fonte de la banquise, la température du globe augmente plus rapidement et les événements météorologiques extrêmes deviennent plus fréquents. Les sécheresses, les inondations, les tornades et les ouragans violents en sont le résultat. Le niveau de la mer monte et, des Caraïbes à la Floride et à l'océan Indien, en passant par le Pacifique et la mer de Chine, des petites îles disparaissent sous les eaux. Pour les agriculteurs d'Australie, tout autant que pour les pêcheurs du golfe du Mexique ou les résidents de la Nouvelle-Orléans, la dévastation s'accélère. Le futur des Inuit est le futur de l'humanité entière; le pays des Inuit est le baromètre de ce qui est en train d'arriver à notre planète.

Depuis des années, nos communautés inuit ont tenté d'attirer l'attention du monde sur le désastre environnemental dont elles sont témoins. Mais notre volonté de préserver nos territoires et nos modes de vie fait face à de nombreux défis. La peur des pertes d'emploi et du ralentissement de la croissance économique empêche bon nombre de pays industrialisés d'opérer une réduction significative des émissions de gaz à effet de serre et des autres sources de pollution. Quant aux pays en développement, ils allèguent ne pas pouvoir subir de restrictions environnementales qui ralentiraient la croissance de leurs capacités industrielles. Aussi étonnant que cela puisse paraître, alors que nous voyons notre héritage en voie de fondre et de nous échapper à jamais, certains considèrent la destruction de cette irremplaçable portion du monde comme une occasion d'affaires. Le Grand Nord reçoit quotidiennement des avions entiers de représentants de sociétés minières, pétrolières et gazières avides d'accaparer les richesses mises au jour par la fonte des glaces.

tion libre, ce «sauvage», dont les Mémoires devraient paraître bientôt, n'a rien perdu de son tranchant, ni de sa superbe.

sation, une philosophie même dont nous n'avons pas conscience. J'ai commencé ma carrière de chercheur en étudiant les éboulis dans les montagnes du Hoggar, en »

Évidemment, ces exploiters ont une vision à court terme. De plus en plus d'études montrent que les changements climatiques causeront la ruine de l'humanité. Il en coûtera beaucoup plus pour réparer les dégâts causés par les changements climatiques et pour s'adapter à un environnement saccagé (à hauteur de milliers de milliards de dollars par demi-siècle), que nous ne pourrions jamais gagner en utilisant des sources d'énergie non renouvelables ou en permettant à nos industries de polluer.

L'argument économique finira sans doute par pousser les gouvernements et les industriels à l'action, mais, en attendant, empêtrés dans les batailles de chiffres et les contestations des données scientifiques, on temporise, on tarde à réduire la production de gaz à effet de serre et à développer les énergies renouvelables. Il y a toutefois une autre façon de plaider pour la protection de notre planète: exiger de la communauté internationale la reconnaissance du bien-être environnemental comme un droit humain fondamental. Sans la jouissance d'un climat stable et sécuritaire, les peuples ne peuvent exercer leurs droits économiques, sociaux et culturels. Pour les Inuit, comme pour nous tous, c'est ce que j'appelle «le droit au froid». Pendant plus de vingt ans, je me suis battue pour la reconnaissance de ce droit.

En 2005, accompagnée d'experts en droit de l'environnement, de femmes et de chasseurs inuit, j'ai déposé une pétition à la Commission interaméricaine des droits de l'homme, demandant que la protection contre les changements climatiques soit reconnue comme un droit humain fondamental par les pays membres de la commission. Par ce geste symbolique, je voulais saisir l'opinion internationale de la menace que représentent pour les Inuit et leur culture le réchauffement planétaire et la fonte de la banquise. En d'autres mots, je braquais les projecteurs sur l'aspect humain du débat sur les changements climatiques. (Ces efforts m'ont valu d'être mise en nomination pour le prix Nobel de la paix avec Al Gore en 2007.) Notre action a suscité de l'intérêt, de l'enthousiasme et du soutien dans le monde entier. Depuis cette date, maintes initiatives ont généré des études, des déclarations et des résolutions reconnaissant le

lien entre les droits humains et les changements climatiques, tant de la part du Conseil des droits de l'homme des Nations unies, que du Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme et de la Commission interaméricaine des droits de l'homme. Cependant, il y a encore beaucoup à faire.

Je crois que la force d'une approche basée sur les droits humains est de dépasser les stricts aspects économiques et techniques. Cette approche s'appuie sur des principes, faisant voir la nécessité d'une profonde réorientation non seulement comme une bonne politique, mais aussi comme un impératif éthique. Il s'agit de ne pas laisser toute la place à l'économie et de recentrer le débat sur l'humain. Une telle approche constitue un outil puissant et porteur d'espoir dans le mouvement actuel pour sauver notre environnement planétaire. Je pense que les campagnes pour associer la protection de l'environnement et la protection des droits humains, en misant sur la collectivité humaine et notre avenir commun, sont la meilleure avenue pour engager des changements profonds et durables.

Certains seront surpris qu'ayant fait de la défense du droit au froid le combat de ma vie, je ne me considère pas comme une militante écologiste. J'ai été amenée aux préoccupations environnementales en assumant les fonctions de représentante élue de ma communauté inuit circumpolaire. Un premier emploi à la clinique de Kuujuaq, la communauté où je suis née, m'avait procuré une connaissance intime des défis auxquels mon peuple doit faire face. Quelques années plus tard, mon travail pour la Commission scolaire Kativik et pour le Groupe de travail sur l'éducation au Nunavik me permit d'approfondir ma compréhension des barrières à franchir par nos jeunes pour assurer leur avenir. Lorsque je fus élue secrétaire générale de la Société Makivik et présidente de la section canadienne du Conseil circumpolaire inuit, je me suis jointe au mouvement international pour éliminer les polluants organiques persistants, qui se retrouvaient dans les eaux arctiques, dans nos aliments traditionnels et jusque dans l'organisme des Inuit. De là, à titre de présidente internationale du Conseil circumpolaire inuit, je fus lancée dans la politique mondiale des

changements climatiques. Mon engagement était tourné vers la planète entière, mais mes efforts ont toujours été motivés par la protection de ma patrie arctique et de mon peuple. Alors que les changements climatiques devenaient centraux dans mon travail, il s'avérait clair pour moi qu'une approche holiste était nécessaire pour guérir les blessures dont souffraient les communautés inuit: la fracture historique; les actuels problèmes sur les plans de la spiritualité, de la société, de la santé et de l'économie; enfin, les atteintes environnementales à notre mode de vie. Les obstacles que nous avons à surmonter ne pouvaient être compartimentés, ou considérés un à un. C'est ainsi que j'ai été amenée à écrire ce livre, *Le droit au froid*, une sorte d'incursion dans le passé et le présent de la vie des Inuit, à travers mes yeux.

En tant que femme inuit, mère et grand-mère, je me sens privilégiée d'être née dans cette culture remarquable et je veux livrer un témoignage humain de ce point de vue unique. Pour l'essentiel, le but de mon livre est de faire comprendre la convergence que je vois entre la sauvegarde de l'Arctique et la pérennité de ma culture inuit. *Le droit au froid* est aussi une façon de rendre hommage à mon peuple et à la culture qui fut non seulement au fondement de mon être, mais aussi le véritable ancrage de ma détermination lorsque je fus projetée dans l'agitation de la politique internationale.

Mon cheminement personnel de lutte contre l'adversité reflète celui de beaucoup de personnes de nos communautés inuit, de même que celui de communautés autochtones et de groupes vulnérables de partout dans le monde qui, marginalisés, tentent de reprendre en main leur destinée et de s'affirmer. Il est de la plus grande importance pour moi que mes petits-fils comprennent l'engagement de leur *anaanatsiaq* (grand-mère), non par le nombre de distinctions au mur de son salon, mais plutôt par la vraie signification de chacune de ces récompenses. Trop souvent en proie aux idées noires, géné-

personnelle, je tente de mettre notre histoire en perspective, pour faire comprendre à ceux et celles qui ont des difficultés que nos peurs nous ont été léguées par nos précurseurs. Même si la douleur profonde dont nous souffrons aujourd'hui a ses racines dans notre enfance, il me semble important de voir que cela est influencé par une histoire échelonnée sur plusieurs générations. Aussi, ne pas envisager nos blessures seulement sous l'angle individuel est vital en vue de la guérison. Mon instinct maternel me dit aussi qu'il est hautement important pour les jeunes de voir au-delà de la réussite matérielle et de saisir l'essence du succès: le véritable accomplissement implique l'acceptation de la condition humaine, avec tous ses aléas, et s'inscrit dans une démarche où l'on doit prendre position, être fidèle à ses convictions, persévérer et tenir tête afin de franchir les étapes sur la voie d'une vie meilleure. J'étais comme tout le monde. Je suis une personne comme les autres. Je n'avais pas prévu changer le monde ni être mise en nomination pour un prix Nobel.

J'espère que ce livre contribuera à corriger une certaine image préconçue de l'Arctique dans la population. L'Arctique n'est pas un désert glacé. Son couvert de glace et de neige est un milieu de vie; pas seulement de vie animale aquatique et terrestre, mais aussi de vie humaine: hommes, femmes, enfants, familles et communautés. Chaque fois qu'un avion me ramène chez moi après un long voyage, je ne peux m'empêcher de sourire en voyant apparaître une ville nordique dans la vastitude bleutée du ciel, de la neige et de la glace. Si l'on s'en tient à la situation géographique, il peut sembler difficile d'imaginer que ces petites communautés isolées et dispersées dans le lointain Arctique puissent être chaleureuses et accueillantes. Pourtant elles le sont. Elles sont aussi le foyer d'une culture riche de traditionnelle sagesse, de solidarité, d'ingéniosité et de sens artistique.

L'Arctique est beaucoup plus que les ours et les phoques

le monde entier demain. L'espace d'une vie, nous les Inuit avons vu notre environnement physique se transformer : nous avons littéralement senti le sol se dérober sous nos pieds. Nous avons vu les conditions climatiques autrefois stables devenir changeantes, imprévisibles et source de danger. Nous avons assisté impuissants à la détresse de la faune, à laquelle nous devons notre bien-être physique et spirituel, acculée à des conditions menaçant sa propre survie. Tout cela est arrivé en quelques décennies seulement et si la communauté internationale ne s'attaque pas sérieusement aux changements climatiques, la dégradation de notre environnement ira en s'accélégrant.

Alors que la tempête pointe à l'horizon, nous devons nous demander : si nous n'arrivons pas à sauver l'Arctique, comment pourrions-nous sauver le monde ?

## CHAPITRE 1

### Ma tendre enfance sur la banquise

Malgré les défis qui m'attendaient et l'avenir incertain de mon pays arctique, j'ai connu une enfance heureuse. L'amour et la sérénité dont je fus entourée ont nourri mon profond sentiment d'appartenance. J'ai grandi auprès de femmes fortes et indépendantes, au sein d'une communauté qui, aux prises avec de grands changements, demeurait unie, inclusive et solidaire.

À ma naissance, en 1953, ma famille vivait dans l'ancien village de Fort Chimo, une petite communauté du Nord-du-Québec, cette région qui allait devenir le Nunavik. Le nom de Fort Chimo venait de la prononciation déformée de *saimuuq*, qui signifie poignée de main, et fut attribué à la communauté par la Compagnie de la Baie d'Hudson. En inuktitut, le lieu était appelé Kuujjuaq, qui voulait dire grande rivière, en raison de sa localisation au bord de la rivière Koksoak (appellation due aux missionnaires moraves, sans doute une déformation de Kuujjuaq).

La petite agglomération de Kuujjuaq est située à la limite des arbres, dans un milieu au relief vallonné où résistent encore quelques mélèzes et épinettes noires. Durant notre courte saison estivale, à travers les herbes et les arbrisseaux de la toundra, on découvre les baies de chicoutai, les bleuets, les atocas arctiques et la camarine noire. Au-dessus du dense tapis de mousse, de lichen et de campanules bleues, on peut voir onduler sous le vent léger les duveteuses fleurs blanches de la linagrette et les grappes d'un vif rose pourpre de l'épilobe. L'hiver